

Patrice Chamoiseau :
Solibo Magnifique

z'habitants, écrevisses vite dorées à la flamme. C'est cette façon de marronnage de notre vie, ces heures où le nègre d'ici ne perçoit dans sa conscience qu'un écho de lui-même (résurgence que favorise le silence musical des bois où généralement l'éternité séjourne) qui dut lui permettre de devenir ce qu'il était. De cette époque, il ne m'avait rien confié, sinon qu'aux pierres et aux écorces il s'adressait, et que toujours toujours il cherchait dans sa poitrine ce souffle qui alimente la rumeur des feuillages. Quand il réapparut dans les rues de la ville, bien longtemps plus tard, poilu, hagard, il s'abîma dans les vices des nègres en perdition. Quelques vieilles du marché où il stationnait sa détresse le nommèrent *Solibo*, astuce de dire : *nègre tombé au dernier cran — et sans échelle pour remonter*. Comme cela se fait dans ces situations-là, les vieilles, aux heures de pause, lui offrirent des paroles, ô paroles de survie, paroles de débrouillardise, paroles où le charbon du désespoir se voyait terrassé par de minuscules flammes, paroles de résistance, toutes ces qualités de paroles que les esclaves avaient forgées aux chaleurs des veillées afin d'accorer l'effondrement du ciel. Bien des hommes en dérade les avaient entendues, et pas un enfant d'ici ne les a contournées, mais chez Solibo (les vieilles s'en rendirent compte et amplifièrent la dose) cela germa, se déploya, avec plus de splendeur qu'un flamboyant de mai. Bientôt (Florise, sa mère, avait quitté Colson et vendait du lait aux soldats

de la caserne Rochambeau), il devint un jeune homme réconfortant, plein de dignité joyeuse que tout le monde écoutait. Sa parole était belle, dit-on, elle connaissait le chemin de toutes les oreilles et ces portes invisibles qu'elles détiennent sur le cœur. En plus, par un mystère, il distillait les contes d'une manière inconnue, à dire qu'il avait dévié en lui-même leurs significances les plus extrêmes. C'est un vieux conteur (un brutal paroleur) qui, l'entendant un samedi au marché, le cria *Magnifique*. Lui, refusa longuement l'adjectif : *Awa ! Solibo... Solibo... L'un dans l'autre donna ce que l'on sait.*

Je me levai. Aidé de la compagnie qui soutenait ma voix de la main ou de la bouche, je donnai cette parole auprès de Solibo. Sucette comblait mes silences en suscitant d'un doigt frotté sur la peau du tambour la plainte chevrotante du triblé. Congo, la Fièvre, Charlot et Bête-Longue murmuraient en messe basse : *Donne-la-nous, belle parole mi, donne-la-nous...*, tandis que Sidonise et Conchita claquaient de la langue, approuvaient des paupières. Tout cela nous tenait chaud, enrobait l'arbre, le corps du Magnifique, et allait se dissoudre au large de la Savane. Pièce larme ne troublait plus les yeux. La douleur ne servait plus que de mulet aux souvenirs. La mort, à mesure-à mesure, se laissait vaincre, refluaient de nos cœurs, ou alors y prenait cette dimension que d'autres peuples connaissent, sans souffrance ou déchirure

salope, sorte de floraison achevée de la vie. Quand je me rassis, que le silence ramena son abîme, Charlot se leva à son tour, et s'excusa, en touchant le front du Magnifique, de ne pas avoir pensé à mener-venir son saxo. La lente cadence de nos mains, notre rumeur accablée l'obligèrent à trouver en lui-même, sans instrument, un don de souvenir... Je ne l'ai vu qu'une fois, dit Charlot dans un créole de ville. C'était un jour de Noël, à terre de Fort-de-France dans la case de Man Gnam, devant un cochon qui refusait la mort. A cette époque, on pouvait faire lever des cochons dans sa maison. L'hygiène n'était pas encore un service, et pièce nègre ne venait dans ta maison pour interdire ceci ou cela à cause des fièvres et des moustiques. Donc Man Gnam perdait la boule devant la bestiole. Le cochon était fou. Rien n'avait pu l'arrêter, ni le pain mouillé au tafia, ni les tio tio tio avec les chatouillades, ni même les coups de barre à mine. Il avait cassé une corde de mahaut blanc et une autre de mahaut banane. Moi-même, venu le saigner en question de service, malgré mon expérience, j'étais estébécoué. Ce Noël-là me paraissait parti pour le mal. Man Gnam avait descendu l'année à engraisser un cochon qui, là comme ça, s'empoisonnait les chairs de folie et de craintes. C'est alors qu'en pleurant elle héla un de ses fils : Souris, va chercher Monsieur Solibo pour moi... Croyant qu'elle faisait mander un autre saigneur de cochon-noël, j'avais mis une vieille figure et je levais les pieds. Où vas-tu

Charlot ? m'avait rappelé Man Gnam, Monsieur Solibo n'est pas un saigneur, non, mais une personne à paroles... Je n'en voyais pas très bien l'utilité mais je laissai ma bouche en paix. Souris revint là même avec le Monsieur Solibo. Il l'avait récupéré au marché où le Monsieur vendait du charbon, je crois. Le voir avec son linge de sac-farine et son vieux panama n'était pas impressionnant. Court, les bras longs, il gardait la tête en avant comme une tortue molocoye. Quand mes yeux ont échoué sur ses yeux, qu'il m'a touché l'épaule (Oala, pitite?), qu'il a embrassé Man Goul en soulevant son chapeau et en réclamant une rosée pour sa gorge, j'ai commencé à percevoir sa force. Sa voix vibrait dans son front, dans ses joues, habitait ses yeux, sa poitrine et son ventre : une Force. Il ne s'était pas encore penché sur le parc que maître cochon ne criait déjà plus. Il sauta dans le parc pour s'adresser à la bête en voltige. Là même, elle s'allongea sur un côté, comme étourdie. Le Monsieur Solibo lui parlait tandis qu'autour de mon couteau, son cœur s'exilait en bassine : morte sans le savoir, avec la chair sauvée. Là, j'étais estébécoué ! Je ne me rappelle pas ce qu'il avait dit au cochon, mais sans mots ni paroles, devant l'animal Solibo était une Voix. Et quand ça m'arrive de jouer au saxo, que je veux souffler un son cracheur de feu, je ramène dans ma tête ce souvenir de lui, le do si la sol de sa voix, la cadence de sa gorge sur refrain de poitrine. Quand j'y parviens, mais c'est rare oui, le peuple

me dit toujours : Charlot ho ! il était bien bel ce joli coup de saxo !...

(Papa, deux questions, avais-je dit à Solibo, bien longtemps après l'incident du cochon de Man Gnam : comment la parole peut-elle calmer un cochon fou ? et n'est-ce pas dérisoire de l'utiliser pour tuer un cochon ?... Le Magnifique avait souri : « Il faut être ce que tu fais, cochon devant le cochon, parole de cochon devant le cri du cochon, perdre de ton importance, et là toute parole calme. Maintenant, Chamzibié, tu dis : Dérisoire. Joli français. Toi, tu pleures sur un cochon saigné, moi j'ai pleuré sur la misère de Man Gnam, et le Noël de ses sept enfants... »)

Debout parmi les racines, Charlot contemplait le cadavre comme s'il le découvrait. Sa parole avait suscité tant de résonances en lui-même !... Il était grand, le ventre effondré au-dessus de longues jambes, ses yeux conservaient en poches un compte de rhum et de nuits blanches. Sur la Savane, les merles désaltérés bectaient une chose invisible d'au fond des herbes. Un lustrage de rosée résistait encore mais le vent n'était plus aussi frais. L'oreille fine de Congo perçut le car de police bien avant qu'il ne soit audible. Mi la hopo, voici la police ! dit-il avec le ton que l'on

emploie pour signaler les chiens. Nul ne comprit l'avertissement, et le car surgit dans l'allée du monument aux morts (Bondié ! la police...), faisant sau-sauter nos cœurs... Ô amis, qui est à l'aise par-ici quand la police est là ? Qui avale son rhum sans étranglade et sans frissons ? Avec elle, arrivent aussi les chasseurs des bois d'aux jours de l'esclavage, les chiens à marronnage, la milice des alentours d'habitation, les commandeurs des champs, les gendarmes à cheval, les marins de Vichy du temps de l'Amiral, toute une Force qui inscrit dans la mémoire collective l'unique attestation de notre histoire : Po la poliice !

Le car de la Loi approche du tamarinier. Vlap-vlap ! la portière avant droite et les deux de l'arrière s'ouvrent au vol. Le brigadier-chef Bouaffesse et trois acolytes bondissent. Le car hoquette. Le frein à main grince énergiquement. Le chauffeur descend à son tour. Apaisement. Seul le gyrophare s'agite. Secouée par la manœuvre, Doudou-Ménar émerge en titubant : Misyé-a ! tu as trouvé ton permis dans un sachet d'Omo, dites-donc ? hurle-t-elle au chauffeur. Elle semble prête à s'enflammer. Le brigadier-chef réduit sa chaleur : Paix là !... La compagnie, tassée autour de Solibo, est saisie de tremblade : Ô Seigneur, c'est Ti-Coca lui-même qui vient là, oui !... Tous perçoivent soudainement le danger de leur situation : ils sont dans un petit matin, à l'entour d'un macchabée sans pourquoi, arrive

un brigadier-chef soubarou et méchant... Déjà, une-deux essayent de s'éclipser, bougent lentement les talons pour trouver un chemin. Bouaffesse semble avoir deviné, mains à la taille il ceinture du regard la petite troupe : Restez là où vous êtes souplé, si vous ne voulez pas des désagréments avec moi!... Nous restons raides, plus stoppés qu'en photo, glacés de la sueur des vieux moments de la vie. Les quatre hommes de loi nous encerclent lentement, avec des mines de guêpes rouges. Bouaffesse rejoint le corps de Solibo d'un pas ferme : Hé lévé là, debout!... Bien sûr et donc, Solibo ne bouge pas. Le brigadier-chef le secoue du pied et revient vers nous : Il est soûl ou quoi là?... Nos regards s'égaillent, personne ne dit hak, Bouaffesse nous fixe. Un gardien de la paix se dirige à son tour vers le corps, le palpe fiévreusement, puis flap! cling! bondit, yeux en émoi, pistolet au poing nous braquant : Haut les mains! ma gâchette est sensible!... Le brigadier-chef lève un sourcil. Il est surpris. D'une lenteur soucieuse il se tourne vers le cow-boy qui chiffonne son calot pour s'éponger le front, sautille, se déplace et maintient sa ligne de mire interrompue par son chef.

— Ho Bobé, s'inquiète Bouaffesse, qu'est-ce qui t'arrive?

— Le cadavre est mort, chef! hurle Bobé
—— hystérique.

Le brigadier-chef se métamorphosa *. Ailes du nez à l'envol, rides arquées autour des lèvres, ventre retenu, dos redressé au fil à plomb, il nous jeta ô Seigneur un regard dont il vaut mieux ne pas parler. Tandis que Bobé plissait la peau de ses yeux pour une visée impardonnable, que les trois autres resserraient l'encerclement, le brigadier-chef rejoignit le corps avec cette fois des façons probablement officielles. À chaque pas, il demeurait saisi comme une z'oie à observer les lieux, l'arbre, les racines, le tambour de Sucette, la dame-jeanne, nos petites bouteilles de médecines. On l'eût dit noctambule soucieux d'un chemin qui s'éternise sous l'ombre maléfique d'un fromager. Il avait même sorti un calepin et notait ceci, notait cela, avec un sérieux tel que l'endroit prit d'inquiétantes proportions Oh manman! on peut ainsi transpirer sans escalade vers le Gros-Morne. Nos cœurs pompaient une culpabilité inexplicable, avec des accélérations quand le brigadier-chef examinait telle ou telle cochonnerie, et marquait kritia kritia on ne sait quoi. Puis il se lança dans une interminable scrutation du cadavre, se retournant de temps à autre pour nous observer, ce qui suffisait à nous givrer les orteils et les graines. Il n'avait pas rencontré de cadavre suspect depuis un temps d'antan. D'ordinaire, les choses étaient sans aveuglage. La victime était hachée petit-petit par un coutelas, son bourreau la maudissant

* Ou *mofwaza*, si ça t'aide.

encore à l'arrivée des policiers. Ou alors le nègre s'était vu échaudé par sa concubine qui exigeait un procureur afin de lui dire pourquoi j'ai accoré Octave comme ça... Les cadavres étaient souvent quelque pêcheur d'écrevisses noyé sous une roche traîtresse, quelque pendu à une corde de Syrien sous la touche d'une déveine, quelque femme gonflée par la rubigine qu'inspire le lembé d'un amour déçu, quelque vieux cuit au tafia, quelque manifestant saigné sans intention à la grenade lacrymogène (et officielle). Sa dernière mort suspecte — qui l'est d'ailleurs restée car il s'agissait d'une victime de dorlis (que peut la loi des vieux blancs dans un viol par sorcellerie?) — remontait à quatre ans. Alors là, devant ce cadavre inattendu, aux yeux ouverts, raide comme une graisse de soupe froide, qui semble lever les bras en un *Ô Gloria!*, le brigadier-chef est un peu dérouté. Il sait qu'il y a des mesures à prendre, des couillonnades à éviter, qu'un rien peut le promotionner ou le descendre en flammes. Des bribes de ses cours par correspondance lui reviennent malement. Préserver les indices, ne pas effacer les empreintes du sol, noter bien la position du corps, conserver les lieux en l'état, conserver, oui, mais conserver quoi?... même pas un bout de cervelle qui traîne que j'aurais pu mettre dans un sachet... que des ordures de rhumiers en carnaval, de la poussière et des tamarins secs!... c'est quoi cette tache-là?... c'est du joui ou quoi?... notons... Dieu-jésis-marie! le maccha-

bée n'a même pas un bobo, non!... c'est un nègre sans sang?... on le tue et il saigne pas?... pas possible, tout le monde a du sang, même les Haïtiens!... on dirait un noyé, oui c'est ça, un noyé, notons... attends, si je marque ça, on va me dire : où est l'eau?... c'est vrai, on ne se noie pas sous un pied-tamarins... alors c'est quoi?... on a dû lui donner une mort-aux-rats... il est déjà raide, oui... qu'est-ce que je fais là?...

Chose inquiétante : il revenait d'un pas rapide et semblait avoir pris une décision. La troupe d'imbéciles qui regrettaient de s'être attardés là se resserra comme pour se protéger d'une froidure. L'intérêt de sa pose de viseur perdu de vue, Bobé (c'est Robert Dité qu'on l'appelle, fils de Man Dité et d'un nègre en fuite) se préoccupait maintenant de la salive qui lui coulait du menton. Les trois autres gardiens (le premier se nommait Figaro Paul, mais se criait Diab-Anba-Feuilles, à cause de sa rancune légendaire et de ses vengeances sournoises; le second se nommait Doussette Mano, mais on le criait Nono-Bec-en-Or, du fait de l'éclat de son dentier; le troisième se nommait Salamer Cyprien, mais se criait Jambette, peut-être à cause de son aptitude à manier un couteau dissimulé dans un mouchoir) tremblaient d'être ainsi concentrés sur un ordre de saisir qui ne venait pas.

— Alors ces messieurs-là?! C'est à présent que vous nous appelez alors qu'il y a une charge de siècles que le mort est bien mort, hum?

La voix du brigadier-chef claquait, semblable au bambou qui s'enflamme. Brisant le bel arc de sa moustache, un rictus assassin dénonçait ses chicots. La compagnie se resserrait encore, muette. Bouaffesse la contournait en toréador vigilant quand pin pon pin pon l'ambulance rouge des sapeurs-pompiers surgit. Les deux gyrophares conférèrent à l'endroit un tel climat catastrophique que des curieux, inutilisés par la vie, commencèrent à rappliquer avec leur seule question : Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ? ô sa ki ni ?

Sans consulter personne, deux pompiers halent leur brancard et donnent-courir vers le cadavre. *C'est quoi, han ?* hurle Bouaffesse. Diab-Anba-Feuilles et Jambette, soucieux d'avancement, comprennent leur chef à demi-mot. Ils tentent, bras en croix, d'accorer les brancardiers. En professionnels, ces derniers les contournent instinctivement et poursuivent leur élan. D'un croche-pied Jambette en culbute un : il s'écrase avec des injures que Nono-Bec-en-Or et Bobé prennent inexplicablement à leur compte. *Redis ce que tu as dit là !* explosent-ils d'une aigreur unanime, boutou au vent. Le premier brancardier s'est retourné. Il repère son collègue avec la gueule en sang, qui gigote et maudit, il voit aussi les hommes de loi charger à la vitesse d'une descente au massacre. Une terreur le possède, et il pointe le brancard comme une gaule sous un fruit en saison. Tchouf ! Diab-

Anba-Feuilles en reçoit une des poignées dans l'œil, tourbillonne de douleur et gêne la manoeuvre de Bobé, Nono-Bec-en-Or et Jambette. Tous s'emmêlent et s'affalent dans un blogodo de poussière. Le pompier édenté en émerge et court vers l'ambulance en quête d'une manivelle. Au passage, il excite les deux autres, pétrifiés jusqu'ici à l'avant du véhicule : Yo lé tjwé nou, ils veulent nous tuer !... Ils sont trois à replonger dans la mêlée. Jambette, oubliant toute dignité policière, a sorti son fameux mouchoir au couteau, zip ! zip ! tranchant net la face ventrale de l'uniforme d'un des pompiers. Un petit sang coulant, ce dernier hurle en lapidé : La Loi saigne les gens, la Lwa ka senyen moun !... Surprenante révélation, terrifiante aussi à en juger par ses effets : les pompiers délaissent guerre et batailles en un zigzag à travers la Savane : *La Lwa ka senyen moun !...* Du coup, les curieux inutiles qui gobaient le spectacle préférèrent tirer leurs pieds. Bouaffesse est figé face au désastre : indices, empreintes, lieux en l'état et toutes qualités tourbillonnent devant lui. Kia kia kia, Doudou-Ménar, mains aux hanches, trouve de quoi railler malgré l'épaisse poussière. Les pompiers en fuite ont amorcé un arc de cercle et reviennent en direction de leur véhicule. Mais Jambette et Bobé, Diab-Anba-Feuilles et Nono-Bec-en-Or y voient très certainement un assaut revancharde car ils sortent leur revolver : Oh laisse-moi celui du milieu, je vais aller en geôle pour lui !... *Rentrez ça !* gorge Bouaffesse

d'un ton qui annonce le tracé d'un milieu. Levant une main apaisante, il s'interpose entre ses hommes et les pompiers qui déboulent, et — si vous y croyez, c'est mieux — les pompiers déboulants s'apaisent là devant lui.

Les *kia kia kia* de Doudou-Ménar s'étaient étranglés devant ce coup de force. Les policiers avaient rangé leurs outils de mort mais demeuraient vigilants. Nous nous resserrions sous un retour de la froidure imaginaire. Messieurs de la Pompe, donnez-nous l'excuse, expliquait le brigadier-chef, mais on vous avait mandés puisque le macchabée ici présent devait seulement être une personne étourdie, or et pendant ce temps, c'est une personne assassinée...

Seigneur !

Ave Maria !

Saint Michel, passes-y la main !

Le mot *assassiné* nous précipita dans les sept espèces de la désolation : la tremblade, les genoux en faiblesse, le cœur à contretemps, les yeux en roulades, l'eau glacée qui moelle l'os vertébral, les boutons rouges sans grattelles, les boutons blancs avec grattelles. Nous nous enfûmes par en haut, sur les côtés et par en bas. Nous n'avions même pas talonné l'herbe de la Savane que Bouaffesse hurla : *Ho !... (Ho ! c'est quoi ? une liane ou un lasso ? c'est une colle ou un frein ?) Immobilisés brutalement, nous en restâmes offerts, yeux battus et dos bas. Alignez-moi ces messieurs-là !* ordonna Bouaffesse dont

l'implacable cruauté semblait s'être libérée dans un rouge obscurci du regard. Ses hommes nous alignèrent, éteignant par ce spectacle de nos douleurs l'amertume des pompiers attentifs à sa droite. Celui dont un sang avait perlé sous l'uniforme fendu conservait tout de même une inquiétude sous la paupière. Les choses commencèrent à se gâter pour Doudou-Ménar qui, se croyant toujours légitimée, fit mine de rejoindre son brigadier d'amour. Qu'est-ce que vous faites, Man Chose ? grinça l'amoureux dont la voix semblait nier les plus proches souvenirs. Doudou-Ménar frémit, mais s'obstina : Ô Philémon ?..., provoquant une gronde de l'oublieux : *Alignez votre corps avec les suspects, souplé !...* La Sauvage se ressaisit en une musse de secondes et, buste arqué, paupières dissimulant un regard assassin, elle s'enquit d'une voix dangereusement douce : *Souplé j'ai pas compris, non, c'est sur qui est-ce que tu as lâché cette gamme de paroles-là, han ?... Diab-Anba-Feuilles, percevant la menace, s'interposa entre son chef et la redoutable marchande. Il tenait son bouton d'une main négligente, pourtant ses frissons dévoilaient l'irruption de cette hargne qui généralement précédait ses exploits policiers.*

Écarte-toi, ti-bonhomme ! lui ordonne Bouaffesse qui n'a pas peur. Mais Diab a déjà noué son regard dans celui de Doudou-Ménar, brusquement révélé. C'est l'affrontement silencieux de

deux cruautés, un choc de piments dans une chaleur. Le major et la majorine se sont saisis, personne n'y peut plus rien. Bouaffesse lui-même recule un petit brin. Il pressent d'imminentes dévastations et ne peut s'empêcher de saliver comme à l'évocation d'un crabe farci. Nous-mêmes, notre terreur de témoins se dissipe sous la venue d'une soif de voir (ô nous aimons ces acmés de sangs, cette violence toujours florissante et disponible sans pourquoi ni comment). Doudou-Ménar a relevé le visage. Elle essaie de regarder de haut Diab-Anba-Feuilles qui pourtant la dépasse. Ce dernier, de frissons en frissons, s'approche jusqu'à la toucher. Avec le feu d'un regard il tente de lui faire regagner nos rangs, mais Doudou-Ménar s'enracine, raide et sans souffle. J'ai des outils pour toi! lui crache-t-elle. — Tu tu tu ne me connais pas? enrage alors Diab-Anba-Feuilles, si tu ne me connais pas demande qui je suis, Diable, c'est comme ça qu'on m'appelle, et je suis un genre de caca pourri, tu comprends ça? une calamité, et si je commence avec toi c'est jusqu'à la mort, je meurs sur toi, dayê pou yonn j'ai déjà envie de mourir, ô Jésus donne le sacrement car je vais mourir sur elle! sé mô man lé mô! tu as déjà fait un cirque à l'hôtel de police et tu veux recommencer ici aussi? là tu as pris un 6 pour un 9, je suis pas Philibon, moi, Diable, j'ai déjà rempli treize tombes du cimetière Tra-baut, et si on enterrait les vieux nègres et les coulis au cimetière des riches, j'aurais aussi mes

plantations au cimetière des riches! va t'aligner! tu me vois avec le bleu de la Loi, tu te dis : aye, c'est un ma-commère!..., je ne suis pas un ma-commère han, je ne suis pas une commère, regarde si je suis une commère... — et il porte flap! le poing à la bouche, se mord hanm! rageusement, secoue la tête avec force pour s'arracher la peau. A-a! lèvres écartées sur ses dents sanglantes, il agite maintenant la blessure devant les yeux de sa proie : tu l'as vu celui-là? bougonne-t-il, gêné par le bout de peau entre ses incisives, tu l'as vu? aprézan zafê tjou'w, tant pis pour toi : J'AI SAIGNÉ POUR TOI!... Tout le monde est glacé. Les pompiers commencent à reculer. Nous-mêmes, alignés, retrouvons la terreur. Bouaffesse a levé un sourcil et bat des paupières : il n'apprécie plus. Le numéro de Diab-Anba-Feuilles manque légèrement de dignité officielle. Le coup du saignement, c'est des manières de gros nègres, pas celles d'un agent de la force publique, Diab, calme-toi souplé, tu es en service là, pas dans tes vagabonnageries!... — Chef, ne rentre pas dans ça! crisse le Méchant, j'ai saigné pour elle maintenant..., et il abat sur Doudou-Ménar qui ne voit rien venir le plus redoutable coup de boutou des annales policières — je pleure sur ça.

Cristi! Nul ne vit le boutou s'élever puis s'abattre. Le corps du policier s'était arqué, comme sous un choc électrique, et, là même, la

grosse marchande trébuchait à ses pieds, tête en sang. La suite, par contre, se vit bien. Enroulée sur les chaussures administratives de Diab-Anba-Feuilles, Doudou-Ménar tressautait, la tête enveloppée dans ses bras. Le sang avait éclaboussé son cou et ses épaules. Son mouchoir de madras s'était envolé, libérant des cheveux défrisés, maintenant poisseux. Au-dessus d'elle Diab-Anba-Feuilles négociait son équilibre. Ses yeux tourbillonnaient, et sa gueule mousseuse débitait d'inlassables malédictions dans un créole qu'il ne pouvait plus réprimer : Man sé an makoumè ? ès man sé an makoumè ? mi oala ou défolmanté akòdi sé koko siklon fésé, han ! man sé pilonnen'w atê-a là, wi ! man sé grajé'w kon an bi manyòk ek pijé'w anba plat' pyé mwen pou fè'w ladyé sos fyel-ou ! ou modi ! oala man menyen'w ou modi ! pon labé pé ké tiré'y ba'w é dyab ké ayé oute zo'w yonn aprélot ! mé ansé an jan mentsiyen, man grafyen'w ou pwézonnen ! fwa'w pwézonnen ! koukoun-ou pwézonnen ! dréséguidup anpé ba'w fifin bout'la *... — la compagnie des témoins avait brisé son alignement et s'amassait en une grappe informe où les corps et les têtes n'étaient plus accordés. L'épouvante maintenait le tout dans un silence spec-

* Je suis un pleutre ? suis-je un pleutre ? te voilà comme un cocotier dévasté par un cyclone ! oh, j'aimerais te détruire, te piétiner ! tu es maudite ! maintenant que je t'ai touchée, ton corps, ton foie, ton sexe sont soumis à ma malédiction ! aucun sacrement n'y pourra rien désormais ! tu es maudite ! relève-toi pour que je puisse t'achever !...

tral. Nono-Bec-en-Or, Jambette, Bobé, dédaignant le spectacle de Diab-Anba-Feuilles en crise, surveillaient méchamment l'assistance afin de dissuader la moindre intervention. Le regard fauve de Bouaffesse démentait une immobilité apparemment complice. En fait, devant Diab-Anba-Feuilles présentement inaccessible, il guettait la faille propice où un ordre impérial pourrait le restituer à son peu de raison. Dans l'occasion, il trompéta les grands moyens : l'état civil officiel de l'excité et un français-français (Monsieur Figaro Paul, siouplaît, dites donc là !), au son desquels Diab-Anba-Feuilles se statufia, et, s'il ne tremblait pas comme un chat empoisonné, je l'eusse décrit : immobile.

Le calme revenu souligna le désastre. Le brigadier-chef, s'essuyant une sueur temporaire, soupira son *Andièt sa, pito !* des moments difficiles. Diab-Anba-Feuilles, boutou sanglant au pied, sombra dans l'hébétude. Ses collègues avaient de nouveau aligné la compagnie des témoins, et se tenaient à ses côtés dans un garde-à-vous dont l'utilité relevait certainement de leurs secrets intimes. Les pompiers s'activaient au-dessus de Doudou-Ménar. Dans un silence nerveux qui dévoilait leur inquiétude, ils bandaient le crâne de la marchande avec les gestes précieux d'un affamé déterrante une igname. Insoucieux des finesses de cet art, Bouaffesse insistait : Remettez-la debout !... Les pompiers répondirent unanimement : Ce bobo-là est trop sérieux pour

nous, chef, c'est l'hôpital qu'il lui faut!... Après l'envol de ses indices, son état des lieux mis hors d'état sous le gaoulé (ce qui final de compte et même sans addition, suffisait à garer sa carrière dans les glaciations parisiennes), le brigadier-chef refusa l'idée de voir s'en aller un témoin certainement capital. Le plus savant des pompiers intervint : On lui a fait un bandage, c'est la maximalité pour nous. Il faut bien voir la situation. Je ne veux pas te forcer avec de grands mots, Brigadier, mais la dame est tombée là sur un terrorisme crânien. C'est un grand mot de la médecine qui te paraît comme ça compliqué, mais qui en fait veut simplement dire que la tête de la dame est comme une tomate farcie... Explication qui provoqua une hésitation chez les hommes de loi : le brigadier-chef se caressait la moustache, ses acolytes dévisageaient respectueusement le pompier explicateur. Mais Bouafesse retrouva vite l'énergie des décisions tranchées : Messieurs les pompiers, approchez par ici souplé, voilà, je vais d'abord vous présenter les excuses de la République française et les miennes, vous avez reçu des coups de boutou par ici et par là, c'est pas méchant, ça chauffe le sang hein ? bon, il y a eu par ici l'assassinat d'une personne comme je vous l'ai déjà expliqué, vous la voyez ? le code pénal et les autres disent qu'il faut conserver les indices sinon pour celui qui pile un indice c'est la geôle direct ! vous comprenez ça ? donc, au nom du Code et de la République je dois vous expédier en geôle glouf ! puisque

vous avez voltigé les indices, mais je suis un gentil, nul n'est censé ignorer la loi mais la loi sort de France et quand elle arrive au pays, même si on la connaît, on n'est pas obligé de la re-connaître, bon, alors j'ai décidé de vous laisser tranquille, au besoin d'un service passez à l'Hôtel me voir, par contre si vous envisagez de pleurer plainte, en guise d'ennuyer le procureur de la République et l'empêcher de manger à l'aise son steak-frites, alors là, moi-même je rentre dans l'affaire ! si vous faites le cirque Pinder moi je donne les tickets à l'entrée et je fais les quatre lions!... oh, ce n'est qu'une supposition malfaisante, vous avez reçu des coups de boutou mais nous sommes des amis, maintenant emportez la tomate farcie à l'hôpital, Bec-en-Or accompagnez-les et restez tout le temps avec la dame car c'est un témoin qui ne doit pas disparaître, dites à la médecine de ne pas la laisser au coma car y'a une enquête criminelle qui a besoin qu'elle soit debout, bon, roulez messieurs, et bon vent!... ——— c'est ainsi que Doudou-Ménar se retrouva aux urgences de l'hôpital. Elle y fit le cinémascope habituel que je vous décrirai à seules fins d'expliquer pourquoi, durant quelques heures, à l'inverse de Solibo Magnifique, on la crut immortelle...

Il faut le savoir : sous le tamarinier, cinquante-six fourmis-manioc commencent à sillonner le corps de Solibo. C'est leur heure : un bout de matin, déjà loin de la nuit, où toute rosée

fatalité qu'il avait cru pouvoir vaincre. Alors, il s'adressa au seul qui pouvait le comprendre, et on le vit aller, les lèvres battant silence, en discussion avec lui-même. Il fut double, mais mal accordé : trop d'arrêts brusques, trop d'envolées aux bras, trop d'hésitations aux carrefours pour choisir un chemin. On lui entendit de ces rires qui sont des tragédies. On lui surprit de ces sourires sans âme où les yeux sont abîmés. Oh, élégant toujours, et charmeur, dit-on, mais parlant de moins en moins. Quand on sait que de son temps il étoilait chaque nuit de paroles, en brisait les journées, et que là, sans audience durant des lunes et des pleines lunes, des matin midi et soir, au long de tous calendriers, on imagine et on comprend : un flot de verbe devait lui torturer le ventre, lui vibrionner la poitrine, guetter ce terrible moment du carnaval où un cyclone lui jaillit de la gorge ——— dévastateur. Il fallait, conclut Pilon, transmettre au moins l'essentiel de ce qui, en fait, avait été son testament... Il s'en alla, amis, sans que je ne lui jette un regard, que je ne lui dise un mot, bouleversé par ce rappel de ce que je savais, que nous savions tous, que nous avons toujours su de manière parcellaire.

Sa démarche n'eut d'écho en moi qu'une-deux temps plus tard, soudainement, comme ces saisons où les caïmites viennent bien. Le souvenir du Magnifique, me repossédant, brisa tous les verrous et ramena l'affaire, depuis l'éblouissante

parole du Maître jusqu'aux méchancetés policières. Mais écrire ? Comment écrire la parole de Solibo ? En relisant mes premières notes du temps où je le suivais au marché, je compris qu'écrire l'oral n'était qu'une trahison, on y perdait les intonations, les mimiques, la gestuelle du conteur, et cela me paraissait d'autant plus impensable que Solibo, je le savais, y était hostile. Mais je me disais « marqueur de paroles », dérisoire cueilleur de choses fuyantes, insaisissables, comme le coulis des cathédrales du vent. Taraudé d'une obscure exigence, je consacrais mes jours à charrier une eau en panier, à esquisser des silhouettes de choses dissoutes, à élucider au travers de la trame du marché une fresque en perdition aux remous de l'abîme et du renouvellement. Je m'étais fait scribouille d'un impossible, et je m'enivrais à chevaucher des ombres, si bien que je passai des semaines à me remémorer le dit du Maître, à retrouver son ton, ses regards, les instants où son expression amusée dénonçait la gravité de ses phrases, et ceux qui, malgré la floraison du rire, étaient densifiés par l'alarme de ses yeux. Je rencontrai mes compagnons, rescapés de cette garde à vue criminelle, et j'essayai d'ordonner avec eux le feuillage verbal de la nuit du conteur, ne prenant aucune note, laissant jouer ma mémoire. Durant une charge de saisons (la saison des mangots verts, celle de la pastèque, la saison du poisson rouge et les moments du thon) je retrouvai sous le tamarinier fatal quelques-

uns des survivants : chacun formulait à la manière du Magnifique les thèmes retenus, les autres donnant les réponses, et Sucette le soutien de son ka. *Ô amis, la parole n'est pas docile !...* Certains manquaient de souffle, d'autres de rythme, pas un ne réussissait à marier le ton et la gestuelle : au travail de la voix, le corps se faisait lourd, quand le geste s'amorçait, la voix disparaissait. Pipi, maître-djoueur, par un désir aigu de sauver les mots du Magnifique, approcha la performance, sur plus de trois heures, à l'allure des chevaux de bois de nos manèges créoles. Il fut enregistré, et je passai la saison des quénettes à traduire l'ensemble sur tout un lot de pages, tourbillonnantes et illisibles. Si bien, amis, que je me résolus à en extraire une version réduite, organisée, écrite, sorte d'ersatz de ce qu'avait été le Maître cette nuit-là : il était clair désormais que sa parole, sa vraie parole, toute sa parole, était perdue pour tous — et à jamais.

J'en étais si affecté que je me rendis à l'hôtel de police (ô inconscience !) afin d'informer Pilon de cette dernière tristesse, lui communiquer l'affligeante écriture*. Il m'était inexplicablement nécessaire qu'il disposât d'au moins cela, lui qui n'avait pas connu Solibo dans ses jours les plus beaux. Il me reçut en compagnie de Bouaffesse. Tous deux m'écoutèrent religieusement tandis que j'annonçais les mots du Magnifi-

* Voir annexe : « Après la parole ».

que, puis ils se levèrent et sortirent de l'armoire le dossier de l'affaire. Quand, devant moi, ils eurent agrafé leurs procès-verbaux, leurs rapports, leurs photos qui ne représentaient rien, qu'ils eurent noué leur gros dossier de merde pour le descendre aux archives, signifiant ainsi qu'une enquête inutile venait de s'achever, ils avaient découvert que cet homme était la vibration d'un monde finissant, pleine de douleur, qui n'aura pour réceptacle que les vents et les mémoires indifférentes, et dont tout cela n'avait bordé que la simple onde du souffle ultime.

APRÈS LA PAROLE

L'ÉCRIT DU SOUVENIR

SÉQUENCE
DU SOLO DE SUCETTE
(au moment où Solibo Magnifique est rayé)

Plakatak,
Bling, Piting, Piting,
Tak!
Pitak, Bloukoutoum boutoum
Bloukoutoukoutoum Pitak!
Tak!
Tak Patak! Kling
Piting, Piting, Piting
Bloukoutoum !.

DITS DE SOLIBO

« Messieurs et dames si je dis bonsoir c'est parce qu'il ne fait pas jour et si je dis pas bonne nuit c'est auquel-que la nuit sera blanche ce soir comme un cochon-planche dans son mauvais samedi et plus blanche même qu'un béké sans soleil sous son parapluie de promenade au mitan d'une pièce-cannes é krii ?

é kraa !

mais si le béké est dans la pièce-cannes il reste toujours sur son cheval bien droit et bien haut comme un lélé de canari alors que dans l'herbe sous les zanmas pas au-dessus mais pile en dessous c'est le congo qui donne sa sueur sans même savoir parler francé dire un hak pour que quelqu'un comprenne et sans même comprendre fout' qu'il y a des pays comme ça où la mer est par-devant la mer est par-derrrière la mer est à tribord et à bâbord et que le plus grand chemin du pays c'est le chemin de la mer qui n'a pas de

chemin même pour un canot même pour deux canots même pour dix-sept mille canots parce que s'il y avait un chemin même un petit bout de chemin dans un petit bout sans bout de chemin je l'aurais déjà piétonné pour moi-même Solibo qui vous parle là comme ça aussi mal debout sur cette terre que sur une vague deux vagues trois vagues et cætera de vagues et mille fois plus si vous voulez pis apani pon importance dirait Hortense qui danse dans la manigance misticrii ?

misticraaa !

Hortense danse dans la manigance mais par-ici pièce nègre ne va danser ce soir car la nuit sera blanche pou kouté pou tann tann ek konpwann même si le congo debout dans l'herbe sous les zanmas ne comprend pas l'A.B.C.D. et il écoutait quand même pour entendre et comprendre tendre et prendre la vie dans les filets de sa tête car pièce qualité de bête-longue n'approchait ses chevilles et quand il a pris le chemin de la montagne Vauclin pyès kalté chiens bouledogues à grandes dents méchants n'a pu aborder sa fumée car il connaissait le chemin de la montagne sans même l'avoir vue ni connue alors que nous-mêmes nègres à l'A.B.C.D. nous chantons la montagne Vauclin je ne connais pas montân Voklin anpa konèt montân Voklin anpa konèt pendant que le congo a déjà placé son corps tout en haut de la montagne et qu'il

commence à apprivoiser une vie sans chaînes békés méchants cravaches que pièce nègres z'habitants ne peut aborder sans cacarelle ni djidjite ni léfrangite polyphonique à l'évangile tout moun douboute en pique quand c'est critique pour les chiques et les moustiques é kriii k ?

kraaa !

kongo pa sav l'A.B.C.D. et il est risible mais il n'est au garde-à-vous sur la montagne que devant le ciel et le soleil tandis que nous nègres à l'A.B.C.D. sommes debout à l'évangile devant le A devant le B devant le C devant le D oui patron merci patron et moi-même Solibo qui ka kalé djol mwen je crie Vive de Gaulle au 14 Juillet même si j'écartèle ma gueule je crie Vive de Gaulle et je marche au pas mais j'écartèle ma gueule comme la marchande de sucreries qui crie gâteaux gâteaux gâteaux i ka kalé djol-li pou hélé hélé gâteaux gâteaux gâteaux mais les gâteaux sont bons et elle peut parler mais moi moi Solibo vous dites que je suis magnifique mais si je suis magnifique qu'est-ce que j'ai à dire et qui m'a baillé la parole ? personne personne ne m'a baillé la parole et je n'ai rien à dire je dis la parole c'est tout sans commandeur géreur atron chef et capitaine fout' la parole sans devant ni derrière merde au nègre à qui l'on a baillé la parole par-ici répondez !

merde au nègre !

et si on vous dit qui a baillé la parole à Solibo ?
qui a baillé la parole à Solibo ? vous dites awa
oui awa car si un jour on baille la parole à
Solibo, vous m'entendez nègres z'habitants si on
lui baille la parole Solibo n'a plus de paroles es
ini pawol la ?

non, il n'a pas la parole !

aki bay pawol la ?

personne lui a donné la parole !

il n'a pas la parole et il parle personne ne lui a
baillé la parole mais Solibo est magnifique car il
parle et vous êtes fâché parce que vous voulez
dire à Solibo Solibo baille-nous parole des
contes sur compère Tigre et sur compère Lapin
sur Diable Ti-Jean et Nanie-Rosette mais Solibo
ferme la bouche dessus et il dit Solibo qu'il n'est
pas un bajoleur qu'il n'est pas là ce soir pour
donner des leçons ou pour faire rire kia kia kia
kia en faisant des tours et des détours flip-flap
aléliron-viré blo par-devant frip ! glisse par-
derrière tototo ? tototo ? qui est là ? blogodo c'est
Solibo qui ne parle pas ce soir derrière une
calebasse ou derrière un Tigre que pièce nègre
n'a jamais vu dans le bas-bois de Tivoli ou dans
les bois du Prêcheur ni dans pièce qualité de
razié de par-ici et ce que je vois c'est rien sinon
des nègres z'habitants pas même malins comme

compère Lapin qui sont sur cette terre comme
sur une roche sec bon sec pas ti-tac mais bidime
bidime sec aboudou j'ai dit aboudou ?

dia !

tototo ? tototo ? saki la-a ?... c'est Solibo qui
hèle debout là dans le pays qui hèle mal planté là
sur cette terre et qui dit le paysage qui dit le
morne la ravine qui dit hélez le paysage jusqu'à
la soif d'un tafia et voir la vérité vue et commen-
cer à sarcler la vérité vue si je dis Fond-Massa-
cre ? Fond-Massacre si je dis Fond-Massacre ?
c'est pas ma sac au bord de mer mais Fond-
Massacre ou personne ne sait si c'est des bêtes-
longues qu'on a massacrées là ou si c'est des
cochons-planches ou si c'est des rats d'Inde ou
toutes qualités de bêtes à sang ou bien une
compagnie de nègres maudits de la bonne qua-
lité des maudits puisque personne ne sait qui a
saigné là comme du sirop-là si c'est des nègres
ou des crapauds alors je dis Fond-Massacre,
Fond-Massacre répondez !

je connais pas !

c'est des bêtes-longues ou des rats d'Inde ?

je connais pas !

c'est des nègres-isalops ou des cochons-
planches ?

je connais pas!

alors Solibo dit tototo? c'est Solibo-paysage
Solibo des fonds-sans-fond Solibo de l'oublié
Solibo des tracées sans chemin sans Tigre ni
Lapin Solibo sans sucre ni sel fondal total
hôpital congénital bocal municipal chacal ban-
cal dans le local grammatical pièce écale verti-
cale ne va faire du scandale tototo? c'est Solibo
fondamental, respirez!

Solibo fondamental!

et je reste au pays à fouiller le pays c'est en
fouillant qu'on trouve l'igname et je reste à
fouiller l'igname dans le pays même plus loin
dans la descente de l'absence je fouille le pays
même dans la manman-désolation des fruits-à-
pain du jour déjà trop doux où on balance inutile
près de la gôlette du malheur je fouille le pays et
derrière le dos des tjoumanman?

je fouille le pays!

et devant les mabouyas roses et pâles où tu
manges des canaris de chaux en pleurant des
petites roches?

je fouille le pays!

je fouille le pays avec un mayoumbé de deux
langues et tout un champ de paroles inutiles

parce que par-ici c'est l'inutile qui est bon sans
grand vent devant ni derrière sans bruit non plus
car quand mon brouillard s'en va la Pelée est
sans chapeau?

Morne-Rouge!

et j'ai la cendre du Prêcheur qui tourbillonne
sur moi qui tourbillonne sans vent et je suis une
clochette grise avec un garde-à-vous de coco-
tiers?

l'Anse-Céron!

et je n'ai que des boulevards de ciment pas de
rues mais des boulevards de ceci et boulevards
de cela qui tournent anba yonndé bidimes falèz
devant la mer la plus enragée?

Grand-Rivière!

et sur le morne j'envoie dix-sept mille escaliers
qui montent montent montent sans jamais
redescendre au bord de la rivière que Césaire a
plombée?

Rive-Droite-Levassor!

et j'ai tous les moustiques de la terre et du ciel
avec l'odeur des fofounes-la-morue?

Rivière-Salée!

et sur ma gueule de sable à grosse bave je hèle
je hèle je hèle sans débander un rocher qui veut
nous échapper ?

Diamant !

et j'ai l'eau blanche ?

Saint-Joseph !

et Schoelcher vola mon nom ?

Case-Navire !

et je suis la douleur sans herbe-à-tous-maux là
où tu dances sans musique et reçois dix-sept
calottes sans une seule main là où tu quittes le
bateau pour tomber dans la malformation la
congestion la désolation la convulsion l'obses-
sion et l'extermination comment dire qu'est-ce
que c'est que ça ?

nous pas save !

la Pointe-des-Nègres ! mes enfants la Pointe-
des-Nègres passez-moi la dame-jeanne bande de
soiffeurs et Sucette donne-moi une parole du ka
sur la Pointe

(là, Sucette avait donné une longueur de ka)

car c'est la Pointe mes enfants qui est le

commencement du début du premier toudouvan
sans retour en arrière pour dévirer remonter
retourner éki fok ralé la Pwint toute la Pointe
pou aklé'y sisé'y sousé'y pas pour pleurer nia nia
nia mé pou travay li kon an karo achin bô kaz an
nèg ki fin ou comme la dernière bouteille au pays
des gueules sèches pour amarrer dessus le pri-
mordial et l'initial le premier avec le suivant et
planter par-ici sur le terreau fondal-natal
comme qui fondal-natal ?

comme Solibo fundamental !

ô pleurez mes enfants l'oiseau Gogo qui crut
bon se noyer pour une gorge un peu sèche par
quel côté vous dites ?

ici-là même !

bien mes enfants Doudou-Ménar laisse-moi
goûter ta chadec glacée pour qu'un sirop donne-
descendre derrière ma dent gauche sillonne mon
gosier qui est plus large qu'un trou-nez de nègre
étouffé roule dans mon estomac et allume mes
boyaux comme une étoile du berger allume le
bout du ciel à l'heure où les nègres prennent un
rhum-montant pour la foi en Jésus et vous dites
comme l'abbé ?

amen !

amène la dame-jeanne amène les fourmis
amène le ciel la terre les dix-sept malédictions
amène sur le pays une manière de volcan volca-
nique et critique ô mes enfants si Solibo ne
voyait pas la fin du carnaval dites à Vaval que
dans le rhumatisme de son troisième orteil
gauche la douleur qui pointe c'est Solibo qui
pleure nia nia nia à comme dire la fontaine
Gueydon quand dix mille pluies ont descendu les
mornes épi tout kalté-model de cochonneries de
pieds-bois pourris et de saletés et qui pleure non
pas sur la vie car la vie d'ici ne vaut pas un crabe
farcî déjà rassis dans les soucis mais qui pleure
pour récurer les cocos de ses yeux récurer les
trottoirs de ses yeux récurer les bassins de ses
yeux et rentrer dans l'autre bord et dans lui-
même avec des yeux tout neufs pleins d'une
lumière de pile wonder qui ne s'use comment la
pile wôander

QUE SI L'ON S'EN SERT !

car s'il fallait pleurer sur la vie d'ici qui ne
vaut pas un canari de viande pourrie j'aurais
pleuré le sirop qu'Antoinise envoyait sous mes
caresses à peine un début de caresse un petit-
petit toucher délicat que déjà Antoinise envoyait
du sirop un sirop DO un sirop RÉ un sirop DO RÉ
MI FA SOL ah l'enfant DO ah DO RÉ MI FA SOL LA SI
manmay vous connaissez la chanson ?

DO — DO LA SI DO :

ési yo di zot kon sa pouty pourquoi donc Solibo
a pleuré nia nia nia à l'heure de la descente dites
qu'il a pleuré sur le sirop qu'Antoinise le doux
petit sirop plus sucré que la première sucrerie
que suce un nègre vorace après mille coup de
dents sur un ti-nain viande salée quand pièce
fontaine ne coule pour lui et que personne ne lui
donne un verre d'eau DO DO l'enfant DO ?

DOO — DO LA SI DO !

alors mes enfants si vous voyez que Solibo est
mort et que la Gwadeloup vient sillonner son
corps enterrez-le sous un tonneau de rhum pas
de pleurer z'enfants car sous le tonneau Solibo
sera en joie chaque goutte de rhum du tonneau
de rhum va couler dans sa gueule à rhum
enterrez-le sous le tonneau z'enfants enterrez-le
sous le tonneau et quand l'abbé viendra donnez-
lui du rhum pour son goupillon Solibo sera en
joie chaque goutte de rhum du goupillon à rhum
va couler dans sa gueule à rhum et si l'abbé dit
et spiritu sanctus vous répondez comme dans la
chanson ?

SECULARUM C'EST RHUM !

si l'abbé dit dominus vobiscum ?

SECULARUM C'EST RHUM !

et sous le tonneau Solibo sera en joie il ira au pays sans pays où le ciel a treize couleurs plus la dernière couleur où les mauvaises herbes poussent moins souvent que l'igname pacala où Air France n'a pas d'avions et où les békés pani pièce qualité modèle d'habitation d'usines de gros magasins où le charbon n'a pas besoin de feu et où le feu monte sans charbon où on voit des enfants qui volent avec des guêpes et des papillons où le soleil est un gwoka et la lune un pipeau où les nègres sont en joie en musique en danse en sirop sur le dos de la vie et où mes enfants où Solibo lui-même malgré sa grande gueule et sa grande langue et sa grande gorge n'aura plus besoin de... houg... PATAT'SA !...

PATAT' SI !... »

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- CHRONIQUE DES SEPT MISÈRES, roman, 1986. Prix Kléber Haedens, prix de l'île Maurice. « Folio », n° 1965.
- SOLIBO MAGNIFIQUE, roman, 1988. « Folio », n° 2277.
- ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ, avec Jean Bernabé et Raphaël Confiant, essai, 1989.
- TEXACO, roman, 1992. Prix Goncourt. « Folio », n° 2634.
- ANTAN D'ENFANCE, 1993. Éd. Hatier, 1990. Grand prix Carbet de la Caraïbe. « Folio », n° 2844 : Une enfance créole, I.
- ÉCRIRE LA PAROLE DE NUIT. LA NOUVELLE LITTÉRATURE ANTILLAISE, en collaboration, 1994. « Folio Essais », n° 239.
- CHEMIN-D'ÉCOLE, 1994. « Folio », n° 2842 : Une enfance créole, II.
- ÉCRIRE EN PAYS DOMINÉ, 1997.
- L'ESCLAVE VIEIL HOMME ET LE MOLOSSE, 1997.

Chez d'autres éditeurs

- MANMAN DIO CONTRE LA FÉE CARABOSSE, théâtre conté, Éd. caribéennes, 1981.
- AU TEMPS DE L'ANTAN, contes créoles, Éd. Hatier, 1988. Grand prix de la littérature de jeunesse.
- MARTINIQUE, essai. Éd. Hoa-Qui, 1989.
- LETTRES CRÉOLES, tracées antillaises et continentales de la littérature, Martinique, Guadeloupe, Guyane, Haïti, 1635-1975, en collaboration avec Raphaël Confiant. Éd. Hatier, 1991.
- GUYANE, TRACES-MÉMOIRES DU BAGNE, essai, C.N.M.H.S., 1994.